

# En Corse : Impressions d'un forestier

Autor(en): **Barbey, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse**

Band (Jahr): **76 (1925)**

Heft 8-9

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-784820>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## En Corse.

### Impressions d'un forestier.

La Société forestière de Franche-Comté et des provinces de l'Est compte à son actif de beaux états de service; elle a eu jusqu'ici, en particulier, le grand mérite de faire visiter à ses sociétaires des régions forestières où ils ont enrichi leurs connaissances professionnelles et étendu leur champ d'investigation. Ces tournées, toujours admirablement organisées, bénéficient de la collaboration des officiers forestiers régionaux, sans le concours desquels la visite des forêts serait forcément incomplète.

Déjà avant la guerre, lors des assemblées générales annuelles, le comité de cette société avait été sollicité d'étudier le plan d'un voyage en Corse. Les événements des dix dernières années devaient forcément ajourner ce projet qui tenait à cœur à un groupe important des plus fidèles participants aux congrès annuels.

Ce voyage, organisé à la perfection par les „Voyages Duche-min“ de Paris, réunit environ soixante-dix participants répartis en deux groupes, pour permettre le logement des sociétaires dans certaines localités aux ressources hôtelières plutôt rudimentaires. Le premier groupe placé sous la direction du distingué et sympathique président de la société, Mr. Maurice Bouvet, s'embarqua à Marseille, le 25 mai dernier, à destination d'Ajaccio et quitta Bastia le 4 juin.

Nous ne nous proposons pas de reproduire ici notre journal de route ni d'entraîner le lecteur du Journal forestier suisse sur nos pas, d'étape en étape, dans cette randonnée de près de mille kilomètres effectuée en autocar. Nous nous bornerons bien plutôt à transcrire ici les impressions d'un sylviculteur suisse à travers les mâquis et les montagnes de cette île enchanteuse, habitée essentiellement par un peuple de pâtres, de fonctionnaires et de militaires en retraite y coulant une douce existence au radieux soleil méditerranéen.

\* \* \*

La Corse a une superficie de 877.000 ha. La longueur de l'île est de 184 km en ligne droite et sa largeur moyenne de 45 km; son pourtour découpé de nombreuses échancrures, surtout sur la côte ouest, accuse 490 km. Peu de régions de l'Europe ont un sol

aussi accidenté; le point culminant de l'île est le Monte Cinto (2707 m) qui ne retient pas de neiges éternelles. Les cours d'eau sont très nombreux et presque tous revêtent un caractère torrentiel. Une série de cols, aux altitudes de 1000—1700 m, mettent en communication les différentes vallées; plusieurs livrent passage à des routes carrossables.

Au point de vue géologique, le granit recouvre à lui seul la plus grande partie de l'île, tandis que le porphyre occupe certaines surfaces beaucoup moins importantes dans lesquelles se dressent les sommités les plus importantes. On rencontre aussi des schistes lustrés et des calcaires cristallins jurassiques, ainsi que des lambeaux d'éocène moyen, de miocène et de pliocène.

Parmi les terrains quaternaires, les alluvions anciennes et modernes sont surtout localisées sur la côte en pente douce de l'est. Les étangs de cette région ont été autrefois autant de golfes en communication avec la mer. Sous l'influence de l'action des torrents charriant les éléments les plus disparates, se mélangeant avec les débris organiques du littoral, le profil de la côte s'est profondément modifié au cours des siècles. Cette région orientale offre maintenant des étendues d'une fertilité admirable; mais elle pâtit malheureusement d'un climat où règne le paludisme qui décime les populations vivant dans cette plaine coupée de marais et d'étangs, infestés par les *Anopheles*, ces moustiques transmetteurs des hématozoaires parasites du sang de l'homme. Nous verrons plus loin comment le paludisme contribue, dans une portion de la Corse, à compliquer la question forestière et à appauvrir les bois.

Au point de vue climatérique, on comprend qu'un pays offrant sur une surface relativement réduite des altitudes aussi variées, ait forcément un climat à contrastes aussi marqués. Bénéficiant naturellement de la clémence du bassin méditerranéen, la végétation présente tous les caractères climatiques de cette vaste région sud-européenne.

Rappelant singulièrement les conditions hygrométriques de la Côte d'Azur, la Corse reçoit en novembre le maximum de précipitations dans les régions basses et moyennes, tandis qu'en juillet et août la pluie fait presque complètement défaut. Naturellement, il pleut et neige sur les sommités dans l'arrière-automne et en hiver, jusqu'à un tel degré que plusieurs cols carrossables, tels

ceux de Vergio et de Vizzavona, sont obstrués pendant trois à quatre mois.

La quantité totale des précipitations hygrométriques est généralement supérieure à la moyenne de la France (770 mm), mais le nombre des jours de pluie est sensiblement moins élevé.

\* \* \*

Après avoir esquissé d'une façon sommaire les caractéristiques générales de l'île, abordons maintenant le côté forestier de la Corse en relation avec la vie de ses habitants et surtout de ses pâtres. En effet, le premier ne peut être étudié pour lui-même; on verra plus loin pour quelles raisons. La surface boisée du département est de 174.467 ha se répartissant en 46.465 ha de bois domaniaux, 85.602 ha de communaux et d'établissements publics; les forêts particulières occupent 29.989 ha et les bois communaux non soumis au régime forestier 12.411 ha.

Le taux de boisement de ce département est de 21 %. A part cette surface forestière proprement dite, il y a, en Corse, environ 40.000 ha de châtaigneraies occupant les flancs de montagne compris entre les altitudes de 200 et 800 m. Cet arbre, qui produit annuellement, en moyenne, 350.000 quintaux de châtaignes, dont environ 40.000 sont exportés, fournissait jusqu'au milieu du siècle dernier le principal de l'alimentation des Corses. Actuellement, le développement du commerce et des moyens de transport ont facilité dans une notable mesure les importations de céréales dans l'île. A cette cause d'ordre général, il faut ajouter la grave maladie „de l'encre“ qui a décimé les châtaigneraies durant les dernières décennies. Cependant, durant notre voyage à travers l'île, nous avons pu constater, en maint endroit, la reconstitution des vergers de châtaigniers à l'aide de jeunes tiges. S'il faut en croire la statistique de 1892, l'étendue des landes et mâquis de la Corse est de 121.508 ha, soit le 14 % de la superficie totale; les terrains rocheux et de montagne ne sont pas compris dans cet inventaire. Les oliveraies sont naturellement envisagées comme un des éléments de la culture fruitière et n'intéressent pas le forestier.

Considérons maintenant la forêt proprement dite, qui offre les contrastes les plus marqués sur des étendues relativement réduites. Tout en bas de l'échelle des grands végétaux ligneux, on observe le chêne liège qui est cependant localisé dans certaines parties du littoral

ou des basses vallées ; au-dessus, ou parfois dans cette zone, s'étend le mâquis d'où émerge le chêne vert ; plus haut, on découvre les peuplements du pin maritime auxquels font suite les immenses massifs du pin laricio de Corse, grimpant le long des flancs des vallées et que dominent seulement, dans quelques stations, des sapinières localisées sur le porphyre, ainsi que d'opulentes hêtraies sur le granit. Enfin, tout en haut, à la limite de la végétation ligneuse, on trouve des peuplements de bouleau décimés par la pression de la neige, puis enfin l'aune vert rampant.

Dans certaines parties, et à une altitude moyenne, les pine-raies clairiérées et au sol humide sont parsemées d'*Alnus cordi-*



Phot. A. Barbey

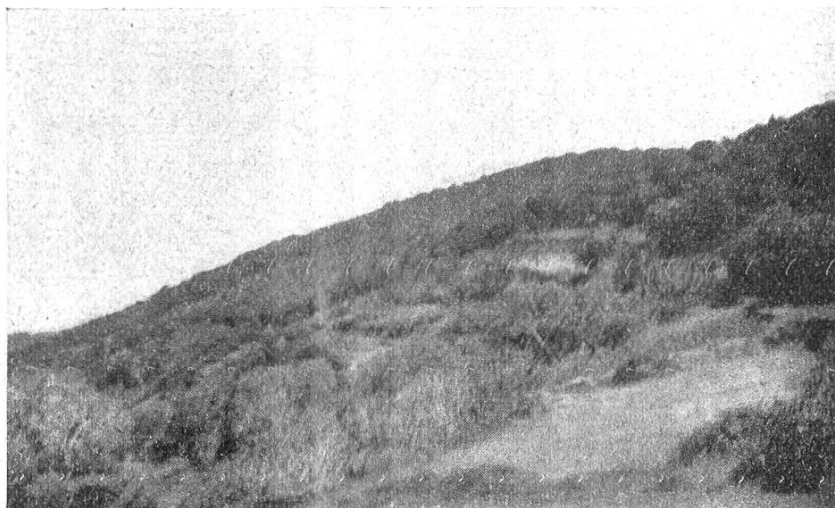
Lisière du mâquis avec cépée de *philaria* dominant les autres essences ; cistes en fleurs, au premier plan

*folia* et *glutinosa*, tandis que le *Fraxinus ornus* est fréquent sur les bords des ruisseaux. Le chêne pubescent offre de beaux exemplaires âgés, même à des altitudes supérieures et en mélange avec les pins.

Par ailleurs on observe en Corse des mutations assez marquées dans les peuplements forestiers. Ainsi, le hêtre s'est répandu sur certains cols et, durant les cinquante dernières années, dans les massifs du pin maritime ; ce feuillu est accompagné de ses plantes de sous-bois. De même, la forêt de pin laricio de Vizzavona est progressivement envahie par le hêtre qui va en modifier complètement le caractère. Ailleurs, à Aitone, par exemple, le sa-

pin pectiné — dont le bois ne vaut certes pas celui des Vosges — gagne du terrain.

Mais en visitant les bois corses, le forestier sera surtout frappé par les peuplements importants, nous pouvons même dire somptueux du pin laricio, soit à l'état pur, soit en mélange avec le maritime. Cette essence de premier ordre constitue des colonnades élancées dont la caractéristique est la propreté naturelle du fût. En effet, quel que soit le mode d'aménagement, on observe chez ce conifère un élagage naturel et automatique de la tige à partir de la trentième ou quarantième année, ce qui augmente considérablement la



Phot. A. Barbey

Epaulement recouvert par le mâquis; au premier plan: cultures agricoles et châtaigniers

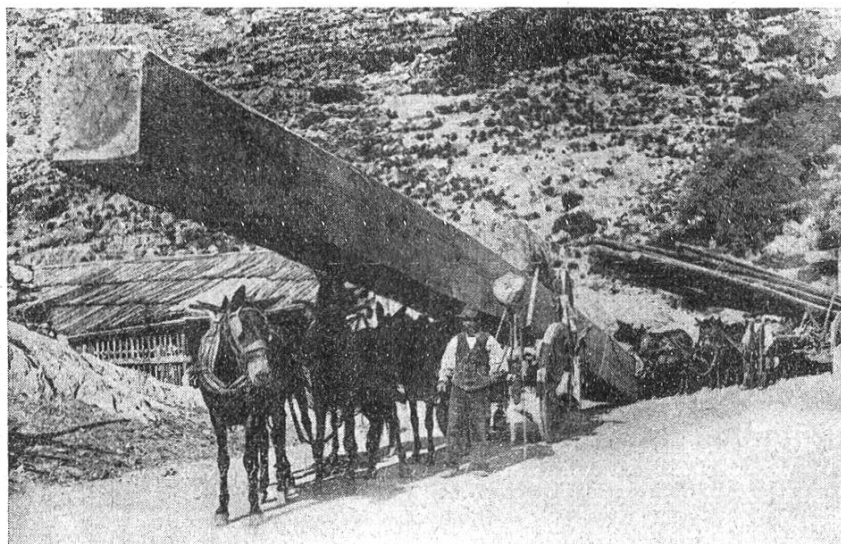
valeur marchande de son bois. Toutefois, ce dernier n'a qu'une portion relativement réduite de bois de cœur si on le compare au sylvestre ou au maritime.

Nous avons parcouru maints massifs du laricio et pu observer combien ce conifère est adapté aux conditions géologiques et climatiques de la Corse. Dans la forêt de Valdoniella, à 1150 m, on nous a montré un pin accusant 1,80 m de diamètre et 48 m<sup>3</sup> de grumes, âgé de mille ans; sa cime décapitée à 30 m de hauteur atteignait primitivement 48 m.

Ces pineraies corses sont aménagées par jardinage et par placettes. Le rajeunissement du laricio, qui exige un éclairage vertical, se produit au bout de cinq à six ans, tandis que chez

le maritime, la brosse des semis apparaît plus rapidement. Il est incontestable qu'au point de vue économique, le laricio est supérieur au maritime; il occupe du reste la première place dans la forêt corse.

Quelques pineraies de ce pays sont soumises au gemmage, mais dans certaines régions seulement, dont Zonza est la plus importante. L'aménagement est alors orienté à la fois vers la production du bois et celle de la résine; toutefois, le laricio est moins apte à résister à cette exploitation, les quarres se refermant plus difficilement que celles du maritime.



Transport d'une grosse plante du laricio de Corse équarrie à vive arrête. Mode usité en Corse

Certains aménagements sont basés sur une exploitabilité de 360 ans; qu'on a aujourd'hui tendance à raccourcir. Les grumes sont surtout dirigées sur l'Italie et la Provence. Autrefois, le génie naval italien se ravitaillait presque exclusivement en Corse, il exigeait alors des fûts de grosses dimensions, d'où l'exagération de l'âge d'exploitabilité.

Certaines pineraies sont sérieusement ravagées par le *Trametes pini* L. ce qui cause un appréciable déchet lors du débitage des bois de service. Dans toute la région de Vizzavona, de Ghisoni et du col du Verde se trouvent les forêts de pins les plus opulentes dans lesquelles la chenille processionnaire de ce conifère cause des dommages tels que nous n'en avons constaté

nulle part ailleurs sur le continent. Lors de notre passage, les perchis attaqués apparaissaient couleur de rouille et abondamment garnis des bourses soyeuses si caractéristiques de ce ravageur, bourses qui servent de refuge aux chenilles avant leur chrysalidation dans la couverture morte. Le personnel forestier subalterne nous a affirmé que tous les pins semblant en voie de dépérissement, par suite des atteintes des deux dernières années, reverdiraient avec la sève d'août.

A part cet ennemi, les forêts corses ne semblent pas spécialement compromises par d'autres insectes. Par contre, le grand danger qu'elles courent provient de l'homme, plus spécialement du paysan et du pâtre corses, dont toute l'activité rurale et les procédés de culture essentiellement extensifs semblent opposés à l'intérêt forestier. Hélas, les bergers qui sont les vrais maîtres du pays, ne craignent pas de mettre le feu aux forêts ou au mâquis qu'on accuse d'envahir les landes, ces vastes surfaces incultes dont nous reparlerons plus loin. Des gens dignes de foi nous ont affirmé que la presque totalité des incendies forestiers sont dus à la malveillance.

Il resterait encore un mot à dire des hêtraies qui livrent essentiellement du bois de chauffage et qui comptent des arbres vraiment remarquables, non pas par leur forme idéale, mais par l'ampleur de leurs cépées. Ainsi, dans la forêt de Vizzavona, entre 1100 et 1300 m se trouve un magnifique peuplement de cette essence; le bas du tronc ramifié issu d'une cépée accuse, chez ces arbres, plus de 2 m de diamètre. Il faut probablement attribuer cette formation anormale des tiges au parcours intensif du bétail dans ces hêtraies de montagne ou encore à la pression de la neige.

Certaines forêts des parties basses sont formées de chêne liège dont l'exploitation est exclusivement orientée vers la production du liège dont la Corse exporte une certaine quantité. Le bois de ce feuillu, comme celui du chêne vert, livre des chauffages ou est transformé en charbon.

\* \* \*

La question forestière est intimement liée à l'ensemble de la vie rurale du pays corse, l'existence du pâtre formant le pivot autour duquel tourne toute la production du sol. Il est donc im-



possible de juger la première sans tenir compte de la seconde qui conditionne l'île entière et paralyse souvent toute mesure de progrès.

Le sylviculteur qui parcourt ce pays enchanteur ne devra donc pas envisager les choses de la forêt sous le même angle qu'il appréciera l'évolution sylvicole de telle autre région continentale. Du Cap corse à Bonifacio et de Bastia à Ajaccio, qu'il soit loueur de moutons ou de chèvres, ou propriétaire de ces troupeaux, le berger règne en maître, et aujourd'hui encore, bien plus que ce n'était le cas avant la guerre, le mouton demeure la grande richesse de l'indigène. Cet animal est apte à mettre en valeur les ressources du sol, à côté des porcs et des chèvres innombrables de ce pays où la culture de la vigne, des céréales et des légumes est réduite à sa plus simple expression.

Le lait de la brebis se vend actuellement 1,75 à 2,15 fr. le litre et l'île exporte annuellement pour une valeur de vingt-cinq millions de francs de fromage de Roquefort. La moitié de la production de ce fromage, spécialité essentiellement française, provient de la Corse. Depuis la guerre et à la suite des difficultés de main-d'œuvre, la population de l'île s'est adonnée, plus encore que par le passé, à l'élevage ovin qui donne dans ce pays montagneux le maximum de rendement avec le minimum d'effort; cette dernière considération étant bien de nature à satisfaire le tempérament corse.

Mais si nous avons souligné ces circonstances particulières de l'agriculture dans ce pays de pâtres, c'est pour faire ressortir l'importance de cette forêt hybride et naine qu'est le mâquis et qui ne sert pas uniquement de refuge aux brigands — spécimens de l'espèce humaine encore représentés par quelques unités — mais qui offre de grandes ressources aux propriétaires de troupeaux.

Qu'est-ce que le mâquis, sinon une forme abâtardie du taillis simple, composé d'essences feuillues spontanées de second ordre atteignant une hauteur moyenne de 3 à 4 m et ayant une densité qui permet seulement au petit bétail de circuler à l'abri de son couvert. Ce sont les bruyères arborescentes et scoparia, l'arbousier, le lentisque, le ciste, le houx, le nerprun aloterne, le myrthe, le colycotome épineux, les lauriers rose et commun, enfin le philaria — espèces botaniques arbustives les plus variées comme on le voit — qui composent cette forêt de bas étage rappelant le sous-bois des

Maures et de l'Esterel. Cependant, cette dernière essence est la plus précieuse et l'une des plus richement représentées, car elle fournit un charbon fort apprécié. De ces vastes étendues du mâquis recouvrant les coteaux et les escarpements plus ou moins rocheux ou disposés entre les minuscules terrasses de cultures, émergent des frondaisons d'un vert jaunâtre se détachant sur la teinte vert-bleu du mâquis : ce sont les cimes des chênes vert et liège qui parviennent à percer le couvert des espèces secondaires. Ces chênes ont réussi à échapper à l'abrutissement des chèvres et des moutons après la coupe rase du mâquis qu'on exploite en général à vingt-cinq ou trente ans et qui livre 60—80 stères à l'ha ; la carbonisation donne en moyenne 100 kg de charbon au stère, se vendant actuellement 32 fr. les cent kilos sur quai de départ et qu'on dirige sur l'Italie, la Provence ou même — grâce au change — sur l'Espagne. La valeur d'une coupe de taillis de mâquis, vendue sur pied, est de 180—200 fr.

Les Corses qui tirent un gros profit de l'élevage en grand du porc, ont tendance à ménager les chênes qui livrent des glands consommés au pied de l'arbre par les cochons errant, car tout animal domestique en Corse est élevé et entretenu à l'état divaguant, depuis la vache jusqu'au volatile de basse-cour !

Le mâquis livre encore du bois de chauffage ainsi qu'un article d'exportation de grande valeur qu'on ne trouve guère ailleurs qu'en Provence ; c'est la racine ou l'ébauchon de bruyère, exporté exclusivement à St-Claude, dans le département du Jura, localité connue par ses fabriques de pipes en bois. Mais à côté du mâquis, il y a un élément qui tient une place considérable dans la vie du pâtre et de l'agriculteur corses, c'est la lande, occupant des sols de nature géologique diverse et recouverte d'un tapis de cistes à fleurs blanches et roses atteignant 1 m de hauteur au plus et qui est périodiquement incendié par les bergers, sous le prétexte de provoquer entre ces basses cépées de broussailles un renouvellement de l'herbe.

Il nous a été impossible de préciser l'origine dans le passé préhistorique de ces étendues qui sont actuellement devenues un pâturage de dernière qualité occupant d'immenses surfaces, en particulier dans la plaine de Bonifacio et sur les collines du cap Corse. Les uns prétendent que, dans les temps reculés, une forêt de chênes

verts recouvrait ces espaces, d'autres pensent qu'ils étaient autrefois occupés par des massifs de chênes pubescents. Mais on n'ose avancer que des hypothèses en recherchant l'origine de ces landes immenses au sol rocailleux, souvent coupé de rochers et de minuscules vestiges de cultures dans le voisinage des villages ou des fermes isolées.

Il est permis d'admettre, sur la foi d'expériences locales entreprises sur un pied modeste, qu'en clôturant le mâquis ou la lande, on obtiendrait automatiquement la forêt. Mais il convient de rappeler ici que, dans ce pays essentiellement pastoral, personne ne veut de cette mesure; elle produirait une révolution si on essayait de mettre en défens une importante surface de ces terrains considérés par l'indigène comme le refuge et la table gratuitement servie du mouton et de la chèvre.

Une sage politique économique dicterait cependant, dans certaines régions, des mesures d'amélioration pastorale; mais là encore, on ne servirait que les intérêts directs des bergers qui considèrent que tout le pays leur appartient pour la libre divagation de leurs troupeaux.

Les agriculteurs délaissent petit à petit les lopins de terre fertile péniblement constitués par l'effort de leurs ancêtres, car ils savent que leurs champs de pommes de terre, de fèves et leurs prairies sont immanquablement parcourus à certains moments de l'année par les hordes d'ovins et de caprins que seules de coûteuses clôtures tiendraient à distance.

Nous avons dit plus haut que le paludisme forçait les populations de la Côte orientale à émigrer durant quatre mois chaque été dans la région montagneuse boisée. Or ces troupeaux, que les propriétaires entraînent après eux, pénètrent forcément dans les forêts avoisinant les stations estivales de refuge de ces émigrants. Les bois deviennent alors de vastes étables, et l'on peut supposer quel inconvénient résulte de ce parcours pour la régénération artificielle. L'effort essentiel de l'administration forestière consiste à limiter cette servitude pour la forêt, dont la chèvre est le parasite encore plus redoutable que le mouton; sa tâche est ensuite d'éviter que les incendies du mâquis et de la lande ne gagnent les massifs boisés.

A travers les fourrés, nous avons, au cours de notre longue, mais captivante randonnée, contemplé une succession de terrasses

qui nous rappelaient les aspects — mais combien moins vivants et prospères — de maintes vallées valaisannes ou de la Ligurie. Ces terrasses de pierre sont les témoins du labeur des cultivateurs et des propriétaires du sol qui, à force de travail, ont autrefois séparé la terre des pierres en vue de faire de la culture intensive. En Corse, cet effort admirable des agriculteurs n'est plus qu'un souvenir dans nombre de vallées; ces vestiges attestent la lutte dans le passé pour obtenir sur place la nourriture pour gens et bêtes. Relevons encore une fois que les perfectionnements des moyens de transport et l'émigration des hommes vers l'armée continentale et coloniale, ainsi que leur engagement en qualité de policiers et de fonctionnaires, ont sérieusement modifié les conditions de travail de la population indigène rurale. Il s'en suit que la surface des terres cultivées est en régression, alors que le nombre des moutons et des chèvres augmente.

Notons aussi que presque toutes les opérations d'exploitation forestière sont accomplies par des bûcherons italiens sans le concours desquels l'activité de l'administration forestière et du commerce des bois serait bien paralysée.

\* \* \*

La tâche du sylviculteur en Corse est assurément difficile, nous dirons même ingrate, car on sent que la forêt et ses exigences ne sont nullement comprises dans ce pays essentiellement pastoral. Il faut, toutefois, reconnaître que le cadre des officiers forestiers est en général bien secondé par le personnel subalterne indigène. Nous avons eu, durant notre tournée, l'occasion d'entrer en rapport avec plusieurs brigadiers et gardes forestiers qui nous ont laissé l'impression de remplir leur difficile devoir avec autant de compréhension des choses de la forêt que de dévouement et d'indépendance vis-à-vis de leurs concitoyens.

L'administration forestière a fait dans le passé des efforts méritoires pour sauvegarder et développer les incomparables forêts corses et les défendre contre l'incendie, tout en assurant au pays cette production de bois dont il ne saurait se passer et en procurant au trésor des ressources appréciables. Enfin, dans ce pays montagneux sillonné de cours d'eau au régime torrentiel, la forêt est appelée à jouer un rôle de protection qui ne peut être méconnu,

sous peine de voir l'érosion s'accroître et les cultures des deltas et des plaines anéanties.

A la tête du service forestier de l'île se trouve un sylviculteur éminent, M. le Conservateur Rotgès, qui connaît admirablement les conditions forestières de la Corse pour y avoir exercé son activité durant trente ans et dont la science botanique n'est jamais en défaut. Il faut rendre hommage aux mérites incontestables de ce chef distingué dont les efforts incessants ont eu pour but de défendre la forêt corse et de lutter avec autant d'énergie que de tact contre les appétits des bergers.

M. Rotgès a été pour nous, durant notre trop court voyage dans sa conservation, un guide aussi richement documenté que prévenant. Qu'il trouve ici l'expression de la gratitude de ses camarades continentaux qui conservent un souvenir lumineux des entretiens qu'ils ont eus avec le sympathique Conservateur d'Ajaccio.<sup>1</sup>

Montcherand sur Orbe, août 1925.

A Barbey.

---

### **Le sol des taillis de châtaignier de Villars-sous-Yens.**

Dans un article intitulé „Les taillis de châtaignier et la fabrication des clôtures en Suisse romande“, paru à page 40 du Journal forestier suisse de 1925, nous avons dit que le châtaignier exigeait un sol décalcifié, une certaine quantité de silice et de potasse pour se développer normalement.

Un inspecteur forestier étranger nous a demandé si le sol de Villars-sous-Yens était décalcifié, ou pauvre en calcaire.

Pour lui répondre en connaissance de cause, nous avons prélevé dans 9 places différentes, 27 échantillons de sol jusqu'à un mètre de profondeur, puis remis ces échantillons à l'Etablissement fédéral de chimie agricole à Lausanne, en vue d'une analyse chimique.

Mr. le Dr Dusserré, directeur de cet établissement, nous a très aimablement remis le résultat d'analyse suivant, qu'il est intéressant de publier in-extenso, afin que des recherches de ce genre puissent être faites sur les mêmes bases.

„Terres plus ou moins graveleuses, argilo-siliceuses et non

---

<sup>1</sup> Ouvrage consulté: *L. Ravel, La Corse, ressources de son sol et de son climat.* — Paris. Ch. Amat, Editeur, 11 rue de Mézières; 1911, en 8°, 442 p.